



Peter Deig, 100 Years Ago (Canal), 2001, Louisiana Museum of Modern Art

CE QUI VOUS ANGOISSE

LES LEÇONS  
D'INTRODUCTION À  
LA PSYCHANALYSE  
2021

Renseignements :  
Éric Zulliani, eric.zulliani@orange.fr, 06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE  
DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr  
Renseignements :  
Bernard Porcheret, bernard.porcheret@gmail.com ; 02 28 24 09 53

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan  
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



# Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2021 :  
*Ce qui vous angoisse*

Cinquième leçon, mars 2021 : lecture du *Séminaire X, L'angoisse*, chapitres XII, « L'angoisse, signal du réel » et XIII, « Aphorismes sur l'amour ». <sup>1</sup>

## L'angoisse, le plus intime de vous-même

par **Françoise Pilet**

Les deux chapitres que nous avons à travailler aujourd'hui sont le chapitre XII, « L'angoisse, signal du réel », et le chapitre XIII, « Aphorismes sur l'amour ». Ces deux chapitres débutent une nouvelle partie du séminaire, « L'angoisse entre jouissance et désir ». Dans chacun de ces deux chapitres, nous trouvons une occurrence de l'angoisse comme au plus intime de nous-même.

Il ne s'agit pas de n'importe quelle angoisse : il s'agit de l'angoisse lacanienne.

### La peur et l'angoisse

Pour aborder l'angoisse comme au plus intime de nous-même, Lacan compare la peur et l'angoisse. Si on se réfère à la littérature dit-il, certains auteurs les opposent, d'autres les considèrent comme équivalents. Les auteurs qui opposent la peur et l'angoisse le font en fonction de leur position par rapport à l'objet. Ils considèrent en effet que la peur a un objet, contrairement à l'angoisse, et Lacan d'ajouter – ils font une erreur.

Pour traiter de la peur, Lacan s'appuie sur un petit texte de Tchekhov, traduit sous le titre de *Frayeurs*. Tchekhov y donne trois anecdotes qui l'ont impressionné :

1°) Il est en traineau et voit au loin « vaciller par une lucarne, à un étage très élevé dont il sait, parce qu'il connaît l'endroit, qu'on ne peut y accéder d'aucune façon, une mystérieuse, inexplicable flamme. » il est saisi, dit Lacan, « de quelque chose qui ne peut aucunement s'appeler angoisse, et que l'on a traduit par le terme de frayeur. » <sup>2</sup>

2°) Un jour il voit au loin une espèce de wagon qui lui donne l'impression d'être « un wagon fantôme » qui apparaît de nulle part, passe devant lui et disparaît. D'où vient ce wagon, où

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.

<sup>2</sup> *L'angoisse*, op. cit., p. 187.

va-t-il ? Il est pris de panique. « Là non plus, il n'y a pas de menace, la caractéristique de l'angoisse manque, en ce sens que le sujet n'est ni étreint, ni concerné, ni intéressé au plus intime de lui-même. »<sup>3</sup>

3°) Il rencontre un chien de race dont il ne peut expliquer la présence en ce lieu et à cette heure. Il commence à fomenter le mystère du chien de Faust. Il prend peur.

Lacan nous dit que, au cours de ces trois moments, Tchekhov ne rencontre pas l'angoisse mais la peur. Il a peur non pas de quelque chose qui le menace, mais de l'inconnu. Dans cette peur, l'objet est au-devant.

Dans ces trois exemples, il y a bien la peur, dit Lacan, mais la caractéristique de l'angoisse manque en ce sens que « le sujet n'est ni étreint, ni concerné, ni intéressé au plus intime de lui-même. », comme je le citais précédemment.

Cette phrase ne va pas de soi. Pourtant Lacan la répète mot pour mot dans chacun des chapitres. Cela ne va pas de soi car dans ces trois exemples, on pourrait penser que le sujet y est au contraire fortement intéressé, fortement concerné et étreint au plus intime de lui-même : il rencontre la peur, la panique et la frayeur.

Et bien non, dit Lacan, le *sujet* n'y est pas. Le moi, par contre, oui. C'est le moi qui rencontre la peur, la panique, la frayeur. Alors, où est le sujet ? Comment savoir que le sujet y est, étreint, intéressé et concerné au plus intime de lui-même, quand le sait-on et comment le repère-t-on ?

Prenons l'exemple de Hans. Hans est d'abord angoissé. Quand on lui demande ce qui l'angoisse, il ne sait pas. Puis il dit qu'il a peur du cheval. En fait, *cheval* est le premier signifiant qui lui tombe sous la main, c'est le signifiant auquel il se raccrochera pour éviter l'angoisse.

Nous pouvons également nous appuyer sur le témoignage de Marie-Claude Sureau, analyste de l'École. Je rappelle rapidement la scène qu'elle a évoqué, dont Remi Lestien a parlé en février.<sup>4</sup> Petite, elle écoute sa mère chanter : « Qu'est-ce que ça peut faire du moment qu'on s'aime ? », et la petite fille prolonge la phrase par « des petits pois et des haricots ». Sa mère avait ri. Loin de toute menace, sans chien ni flamme ni wagon fantôme, c'est le rire de la mère déconnecté de toute signification qui a fait surgir l'angoisse. Marie-Claude Sureau n'a pas, au moment de la scène fait le lien entre s'aime et sème. S'aime, (sème) est un signifiant de son enfance, Mais ce n'est qu'après-coup que l'équivocité résonne et que le rire prend une signification là où elle manquait.

« Seule la notion de réel, dans la fonction opaque qui est celle dont je parle, pour lui opposer celle du signifiant, nous permet de nous orienter. (...) Du réel donc, d'un mode irréductible sous lequel ce réel se présente dans l'expérience, tel est ce dont l'angoisse est le signal. »<sup>5</sup>

D'un côté le réel dans sa fonction opaque, de l'autre le signifiant. Le réel se présente pour Marie-Claude, il me semble, sous la forme du rire. Cette séquence s'appuie sur l'équivocité et ce n'est plus tant le signifiant qui importe que le son, la sonorité, ce que Lacan appellera plus tard, la *motérialité*, le réel de la langue, ou plutôt son *motérialisme*. Et il faut passer par l'écriture, comme le montre l'exemple *sème – s'aime*.

---

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Cf. R. Lestien, « Angoisse et acte », février 2021. (Site de la Section Clinique de Nantes > LIP extraits des leçons > LIP 2021 Ce qui vous angoisse.

<sup>5</sup> *L'angoisse, op. cit., p. 188.*

« C'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne (...), les pulsions c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. »<sup>6</sup>

Ce sont ces mots qui viennent frapper le corps, ce sont des événements de corps. Il en résulte une trace traumatique que l'on appelle jouissance, et qui n'a rien à voir avec le plaisir.

## La topologie

Pourquoi Lacan s'intéresse-t-il à la topologie ? Quel est le lien entre celle-ci et la séance analytique ?

La topologie est une branche des mathématiques qui étudie les propriétés des objets géométriques qu'une déformation continue (sans arrachage ni recollement) préserve.<sup>7</sup> Sur Wikipédia, on peut voir une animation qui montre comment une tasse se déforme en tore. On dit que la tasse et le tore sont homéomorphes.

À quoi cela correspond-il dans l'analyse, puisque dans celle-ci nous n'avons à faire qu'à la parole ? Si nous prenons la séquence de Marie-Claude Sureau, on passe de *s'aime* à *sème* sans arrachage ni recollement. Il y a déformation sans discontinuité. Nous voyons là le matériau déformé, cette fameuse motérialité. J'en profite pour répondre à une partie d'une question posée par l'un d'entre vous concernant la précarité. Que ce soit pour Hans ou pour Marie-Claude Sureau, tous les deux se trouvent, à un moment donné, en précarité subjective. Aucun signifiant ne vient apporter une signification à ce qui se passe. Hans, devant cette précarité signifiante (le symbolique échoue à expliquer ce moment d'angoisse), va se raccrocher au signifiant cheval.

J'ajouterai un dire de Delphine Horvilleur (qui est rabbin), lors d'un entretien sur son livre *Vivre avec nos morts*.<sup>8</sup> « On compare très souvent le rabbin et le psychanalyste, lui dit la journaliste. Qu'en pensez-vous ? » Delphine Horvilleur répond qu'il y a un mot commun central entre l'exégèse et la psychanalyse, l'interprétation. Les mots qui nous arrivent, dit-elle, sont en attente d'être déroulés, entendus autrement par l'oreille. Il s'agit de faire entendre à l'oreille de quelqu'un ce que la bouche vient de dire. C'est le chemin des mots entre la bouche et l'oreille par l'intermédiaire de l'Autre.

Je trouve ces mots très justes, elle nous donne un exemple de la topologie : les mots qui passent de la bouche à l'oreille mais pas sans l'Autre.

## L'angoisse et l'objet qui choit, l'objet cause du désir

Lacan introduit ensuite Œdipe, Sainte Agathe, Sainte Lucie, le masochisme, le sadisme – comment s'orienter dans tout cela ?

C'est du côté du réel que nous devons chercher ce qui de l'angoisse ne trompe pas. Ce réel est ce qui est irréductible, dit Lacan, c'est à dire irréductible au signifiant et non représentable dans l'imaginaire, ou pour le dire différemment, le réel est ce qui ne peut être résorbé dans le symbolique ou l'imaginaire.

---

<sup>6</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIII, *Le sinthome* (1975-1976), Seuil, 2005, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 17.

<sup>7</sup> Cf. Wikipédia, « Topologie ».

<sup>8</sup> D. Horvilleur, *Vivre avec nos morts, petit traité de consolation*, Éditions Grasset et Fasquelle, 2021.

Dans le chapitre « Les aphorismes sur l'amour », Lacan introduit le sujet de la jouissance.<sup>9</sup> Ce sujet de la jouissance est, dit-il, un sujet mythique. Il l'introduit pour expliquer le procès de la subjectivation, c'est-à-dire comment s'effectue pour tout un chacun son entrée dans le langage. Pour l'expliquer, je vais partir de la page 189 que je vais suivre pas à pas. Car Lacan dans ce séminaire est en train de construire l'objet *a*, invisible, qui est un contenu libidinal.

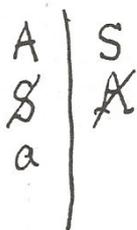
Le sujet, ce fameux sujet mythique, sujet de la jouissance, a à se constituer au lieu de l'Autre. D'un côté, on a le sujet, de l'autre côté, l'Autre (ceci est une construction mythique bien sûr). L'Autre, c'est le lieu du signifiant, c'est le trésor du signifiant constitué dans l'Autre, ajoute Lacan. Pour simplifier, je dirais que le sujet doit entrer dans le langage.

Je cite Lacan : « *Le trésor du signifiant où [le sujet] a à se situer attend d'ores et déjà le sujet qui à ce niveau mythique, n'existe pas encore. Il n'existera que partant du signifiant qui lui est antérieur et qui est constituant par rapport à lui.* »<sup>10</sup> Il y a donc prise de ce sujet dit mythique dans le langage, qui simultanément le constitue comme sujet ou pour le dire autrement, pour chacun, la jouissance a à se confronter avec le signifiant.

Entre les prises du sujet dans l'Autre, l'Autre du langage, et les réponses apportées par l'Autre du langage, qui bien sûr est incarné, il y a une différence. En fait, cette différence est celle qu'il y a entre les différentes demandes du sujet (car parler c'est demander), et les réponses apportées par l'Autre.

Eh bien, entre les deux, cela ne colle jamais. Le sujet demande, parle, et les réponses ne satisfont pas ses demandes, d'où une béance entre les deux. Le sujet pose des questions dans le champ de l'Autre, et jamais les réponses ne le satisfont. C'est particulièrement frappant chez les enfants, qui mille fois posent la même question.

Le sujet barré (c'est-à-dire le sujet pris dans le langage) a à faire à un Autre barré, c'est-à-dire à celui qui n'a pas toutes les réponses. Celui qui n'a pas toutes les réponses c'est le langage.



Il y a une béance, c'est le reste, l'irréductible du sujet dit Lacan, c'est le petit *a*. Le petit *a*, c'est ce qui reste d'irréductible dans l'opération d'avènement du sujet dans la parole. Sur le chemin vers l'Autre, le sujet rencontre *a*.

*Premier schéma de la division* Le *a*, ajoute Lacan, représente le sujet dans son réel irréductible. C'est pourquoi Lacan parle du *reste* de la division subjective. C'est dans le rapport du sujet au langage qu'apparaît un reste, le *a*, qui est la chute de l'opération subjective.

Nous pouvons là reconnaître dans ce reste par analogie, par reconnaissance structurelle, l'objet perdu dont parle Freud. Lacan parle de fonction opaque du réel. Il y a une zone où on ne peut pas mettre de mots. L'angoisse désigne cette zone.

« C'est ça à quoi nous avons à faire d'une part dans l'angoisse et d'autre part dans le désir »<sup>11</sup>. Ce ça c'est ce qui est issu de l'opération du langage sur le sujet.

A la fin de l'opération, on a le sujet barré et *a*.

<sup>9</sup> *L'angoisse, op. cit.*, p.203

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p.189.

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p.189.

Le fantasme, nous dit Lacan c'est le sujet barré dans un certain rapport d'opposition à petit  $a$ . On a d'un côté le sujet barré, et de l'autre ce reste irréductible – d'où la formule du fantasme, le sujet dans un certain rapport à  $a$ .

### **L'angoisse, médiane entre la jouissance et le désir**

Lacan aborde ensuite ce qu'il en est de la fonction de l'angoisse, fonction médiane, médiane entre jouissance et désir. Cet objet  $a$  qui se perd à la signifiantisation, nous dit Lacan qui est un reste de l'opération subjective, constitue le fondement du sujet désirant. Après cette prise du sujet dans le langage, nous avons à faire non plus au sujet de la jouissance mais au sujet désirant.<sup>12</sup>

À vouloir faire entrer la jouissance au lieu de l'Autre comme lieu du signifiant, à vouloir entrer dans la langue de l'Autre, le sujet se précipite comme désirant. C'est dans cette béance, dans cette zone entre jouissance et désir que se situe l'angoisse. L'objet choit du sujet dans sa relation au désir, dans sa réalisation comme sujet désirant.

### **Sous quelle forme cet objet $a$ du fantasme support du désir s'incarne-t-il ?**

C'est alors que Lacan apporte comme illustration de l'objet en tant qu'il choit Œdipe, Lucie, Agathe, le masochisme et le sadisme.

Quel est le moment d'angoisse pour Œdipe ? Œdipe a possédé l'objet du désir et de la loi, c'est-à-dire sa mère, et tout d'un coup, soudain, à un moment de son histoire, Œdipe voit ce qu'il a fait – il a voulu savoir. Il s'arrache alors les yeux, et l'instant d'après il voit ses propres yeux, il les voit à ses pieds, « confus amas d'ordures »<sup>13</sup>, précise Lacan. Ce qui arrête Lacan c'est qu'il voit ses yeux alors qu'il a perdu la vue, puisque ses yeux sont arrachés. Il a bien perdu la vue nous dit Lacan mais il n'est pas sans les voir. Les voir comme objet-cause dévoilé, mis à jour lors de son ultime concupiscence, celle d'avoir voulu savoir.

Quel est le moment d'angoisse ? Est-ce la possibilité pour l'homme de se mutiler ? Est-ce le sacrifice de ses yeux ? Non, nous dit Lacan, c'est l'impossible vue qui vous menace, de vos propres yeux par terre. « C'est là la clé la plus sûre pour ce que vous pourrez toujours retrouver dans le phénomène de l'angoisse, sous quelque mode d'abord qu'il se présente à vous »<sup>14</sup>.

Cette image d'Œdipe avec ses yeux à ses pieds, il est courant de la rencontrer, voyez Lucie avec ses yeux sur un plat et Agathe avec ses seins sur un plat. Cependant, nous dit Lacan, pour ce qui est du commun d'entre nous, les images de Sainte Lucie et Sainte Agathe<sup>15</sup> ne produisent aucune angoisse, car, précise Lacan, en tant que sujet, regardant ces images, nous ne sommes pas concernés personnellement. Pour être concerné personnellement, pour rencontrer l'angoisse, il faut par exemple être dans une position sadique ou masochiste.

---

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p.204

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p.190.

<sup>14</sup> *Op. cit.*, p.191.

<sup>15</sup> *Op. cit.*, p.200.

## La position du masochiste

Le fantasme du masochiste, c'est d'être l'objet de la jouissance de l'Autre. L'Autre veut jouir de moi. Mais c'est son fantasme. D'autre part, dans la position masochiste, contrairement à ce que l'on peut croire, la douleur n'est pas l'essentiel, ce n'est pas ce qui est recherché.

Alors que cache ce fantasme, nous demande Lacan ? Que masque cette position d'objet ? Eh bien, le masochiste incarne la loque humaine, il occupe la fonction de loque humaine, de ce déchet de corps séparé comme nous le voyons sur ces images, les yeux de Sainte Lucie et les seins de Sainte Agathe. Là le sujet est concerné car il se présente lui-même comme loque, comme déchet à l'Autre qui du coup angoisse. « Ce qui est cherché, c'est chez l'Autre, la réponse à cette chute essentielle du sujet, dans sa misère dernière nous dit Lacan, et cette réponse est l'angoisse. »<sup>16</sup>

C'est-à-dire que le masochiste cherche à faire émerger l'angoisse chez l'Autre. Ce que cache le fantasme du masochiste, c'est ce qu'il vise : à savoir l'angoisse de l'Autre.

## La position sadique

L'angoisse est moins cachée. Pour le sadique, l'Autre existe. Lacan fait référence à l'œuvre de Sade, et notamment à Juliette. Les personnages tourmentent leurs victimes. Il s'agit du passage à l'extérieur de ce qui est le plus caché. Quand Sade fait référence à l'être-suprême-en-méchanceté, c'est de Dieu qu'il s'agit. La sadique se donne un mal fou dit Lacan pour réaliser la jouissance de Dieu.

Le sadique cherche l'angoisse de l'Autre. Il y a occultation de l'angoisse chez le masochiste, il y a occultation de l'objet chez le sadique. Le masochiste vise l'angoisse de l'Autre, le sadique recherche l'objet  $a$ .

Dans ces structures, dit Lacan, apparaît le lien radical de l'angoisse à l'objet en tant qu'il choit. La fonction essentielle de l'objet est d'être le reste du sujet, reste comme réel. Lacan évoque ensuite la coupure, la séparation, la desquamation, tout ce qui évoque l'objet qui choit. On peut ajouter dans la série les moments d'angoisse chez les sujets quand ils se voient rejetés, exclus, laissés de côté etc... ce sont toujours des moments délicats pour le sujet.

Autre exemple apporté par Lacan pour illustrer cet objet  $a$  cause du désir, cet objet libidinal qui tombe, qui se détache, c'est la copie que le candidat doit rendre. « La copie, blanche ou pas, que doit remettre le candidat, est un exemple saisissant de ce que peut-être pour le sujet, un instant, le  $a$ . »<sup>17</sup>

## *Io sono sempre vista*

Dans le chapitre XIII on trouve, outre les représentations de Sainte Lucie et Sainte Agathe, un dessin d'Isabella, une schizophrène, intitulé *Io sono sempre vista* : je suis toujours vue. Lacan rapproche ce dessin du rêve de l'homme aux loups.

Quel est ce rêve ?

---

<sup>16</sup> Ibid p. 192.

<sup>17</sup> Ibid.p.208

« J'ai rêvé qu'il fait nuit et que je suis couché dans mon lit (les pieds de mon lit étaient tournés vers la fenêtre, devant la fenêtre se trouvait une rangée de vieux noyers. Je sais que c'est l'hiver quand je rêvais, et la nuit). Tout à coup la fenêtre s'ouvre d'elle-même, et je vois avec grande frayeur que sur le grand noyer devant la fenêtre quelques loups blancs sont assis. Il y en avait six ou sept. Les loups étaient tout blancs et avaient plutôt l'air de renards ou de chiens de bergers, car ils avaient de grandes queues comme les renards, et leurs oreilles étaient dressées comme chez les chiens, quand ils font attention à quelque chose. Dans une grande angoisse, manifestement d'être mangé par les loups, je criai et me réveillai. (...) »

« L'unique action dans le rêve, ajoute l'homme aux loups, était l'ouverture de la fenêtre, les loups étaient assis très tranquillement sur la branche de l'arbre, à droite et à gauche du tronc et me regardaient. C'était comme s'ils avaient dirigé toute leur attention sur moi. »<sup>18</sup>

Ensuite l'homme aux loups donne un dessin de l'arbre aux loups, qui confirme sa description.

C'est un rêve angoissant, répétitif. Il montre, nous dit Lacan, la structure du fantasme et le rapport du fantasme au réel. Le fantasme, on n'y a pas accès comme cela, tout simplement. Ce rêve montre soudain l'ouverture d'une fenêtre. Il y a la béance soudaine d'une fenêtre, dit Lacan C'est là le rapport de ce rêve avec le fantasme et avec l'angoisse.

Le fantasme se voit au-delà d'une vitre, par une fenêtre qui s'ouvre. Le fantasme est encadré et l'angoisse l'est également. Ils ont la même structure. Ce que l'on voit au-delà de la vitre et que supporte l'encadrement, ce sont les loups qui regardent, c'est l'impossible vue qui menace l'homme aux loups.

Dans le dessin du sujet schizophrène<sup>19</sup>, les signifiants jouent le même rôle que les loups. Au-delà des branches des arbres, elle a écrit *lo sono sempre vista* : je suis toujours vue. C'est « la formule de son secret » dit Lacan. *Vue* est ici pris dans le sens subjectif (participe passé) et objectif (la vue) – comme par ex un paysage de carte postale, c'est-à-dire une vue. On a une belle vue. Là aussi, c'est l'impossible vue qui la regarde et elle est l'objet.

Ces deux exemples, le rêve de l'homme aux loups et le dessin de cette femme schizophrène montrent la structure de l'angoisse. Le louche, l'horrible, l'inquiétant se présente par des lucarnes et c'est toujours tout d'un coup, soudain que surgit ce qui dans le monde ne peut se dire.

La séquence de Marie-Claude Sureau montre qu'effectivement c'est dans le champ du discours qu'apparaît tout d'un coup le rire de la mère équivalent d'un regard.

Françoise Pilet

---

<sup>18</sup> M. Gardiner, *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Éditions Gallimard, 1981, p.190.

<sup>19</sup> *L'angoisse*, *Op. cit.*, p. 201.